

trouvées, par hasard, ils risquaient un salut : mais le salut ne rencontrait qu'un regard distrait et une démarche pensive, l'air de l'espace seul en avait été impressionné !

Un de mes amis avait retenu au passage, l'écharpe d'une jeune personne qui s'en servait comme d'éteignoir au jeu des *Moccoletti*. Le brave garçon, à qui l'on semblait abandonner le vêtement avec une mystérieuse intention : se mit à rêver au meilleur moyen d'en tirer parti. Croquant l'avoir trouvé, il s'achemina quelques jours après, avec le précieux objet vers la demeure de l'aimable propriétaire : mais arrivé à la loge du concierge, on lui dit en reprenant l'écharpe que la dame présentait à monsieur, mille remerciements !..... L'ami se rappela subitement que le temps de pénitence était venu.

Je cite ces faits, non pour prouver que tous les acteurs de ces scènes puériles sont toujours retenus dans les bornes du convenable, mais pour montrer que les abus ne sont pas très-nombreux : ils peuvent aussi servir à juger des contrastes subits que la population de Rome peut offrir du jour au lendemain.

En terminant cette peinture, que l'on trouvera peut-être un peu légère, je ne puis pas m'empêcher de rapporter un incident d'un caractère plus sérieux, qui vint faire une sombre diversion aux amusements du Corso. Ce second petit tableau servira de morale au premier.

Un des derniers soirs du Carnaval, je revenais chez moi après l'*Ave Maria* ; la grosse voix du château St. Ange s'était fait entendre depuis un instant, et les vieilles horloges de la ville n'avaient pas encore fini de sonner l'heure de la prière de Marie. Il y en a toujours quelques-uns qui retardent, elles semblent compter péniblement nos jours écoulés, elles les allongent d'un quart d'heure de grâce. Les teintes grises de la nuit s'infiltraient déjà dans les lieux empourprés d'un brillant crépuscule. Le gros de la foule était déjà disparu, je suivais lentement et seul un de ces groupes retardataires, qui laissent à regret le théâtre des grandes réjouissances et qui sont, par leurs figures, leurs éclats de rire et leur démarche animée comme le reflet ou l'écho du spectacle qui vient de disparaître. Étranger, je sentais davantage ma solitude au milieu de cette masse turbulente où personne ne songait à moi ; ce serrement du cœur, ce vide pénible de l'âme, que l'on éprouve invariablement, après toutes les fastueuses et passagères démonstrations populaires, avait quelque chose de plus sensible pour moi dans cette circonstance. Je foulais donc en silence le tapis de fleurs et de dragées qui recouvrait les pavés et je regardais machinalement dans les fenêtres des palais où les belles têtes ornées de fleurs, que j'avais remarquées pendant les jeux, disparaissaient peu à peu, emportant dans le secret du foyer ces sourires et ces gracieuses agaceries qu'elles avaient un instant prodigués au public ; plusieurs les effaçaient peut-être pour longtemps derrière le rideau qu'elles laissaient immédiatement tomber entre elles et la rue ; car il y en a tant qui revêtent leur visage, pour cette circonstance, d'une expression qui est un véritable masque jeté sur leur vie intime.

Au moment où je quittais le Corso pour remonter vers la Place d'Espagne, je vis apparaître, à l'une des extrémités, près du palais de Vénise, les premiers rangs d'une procession funèbre. Le convoi remplit bientôt tout l'espace qu'avait déserté la multitude.

Devant, à la suite de la croix, marchait un nombreux clergé, dont les franciscains composaient en partie les rangs. Ces religieux qui portent la tête